

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER VAINqueur
VIN DE QUININE
DE CAMPBELL
ET...
FIEVRES...
LE GRAND TONIC RENFORCISANT

FEUILLETON du CANARD

LES CAMPAGNES d'un ROUE

PAR
AMÉDÉE ACHARD.

(Suite.)

La Madone sortait de la foule de ses rivales avec éclat. Après un certain nombre d'années passées dans les brouillards et les incertitudes de la galanterie, elle brillait comme une étoile radieuse au plus haut du firmament parisien. On la citait pour son luxe effréné.

— Ah ! disait Pulchérie, qui la jalousait, elle peut offrir un cerje à la Fortune. En s'emparant d'Auguste, elle avait découvert la Californie ; voici maintenant qu'elle découvre l'Australie en s'emparant de sir William !

Quand aux étrangers qui sont les plus crédules des hommes, ils ne croient pas connaître Paris, s'ils n'ont pas traversé, au moins en visite, le pavillon de la rue Pigalle.

Un jour on apprit que la Madone faisait construire un hôtel aux Champs-Élysées.

— Ce sera un petit paradis entre cour et jardin, disait-elle d'un petit air nonchalant.

— Il aura bien deux étages ! ajouta railleusement Pulchérie.

— A qui donc, ma charmante, en souffrirez-vous les clefs ? lui demanda Auguste, qui n'avait eu garde de rien comprendre à l'observation de Pulchérie.

Le regard de la Madone glissa du côté de sir William.

— Je verrai, dit-elle ; saint Pierre sera nommé au choix.



Episode du Grand Pique-Nique des Conservateurs à Morris

..... Les poings frappaient comme des marteaux sur les crânes, aplatissaient les nez, distribuaient des *black-eyes*. Les mâchoires volaient en éclats.....

VIII

LES JEUX INNOCENTS

Les nouvelles que les indiscretions du monde faisaient parvenir à Joséphine Bernard sur la conduite et les légèretés de son fils ne lui inspiraient aucune inquiétude. Il lui semblait de bon goût qu'il fit courir. Bien plus même, ce qui lui revenait de ses prouesses de tout genre la flattait dans la partie la plus apparente de sa vanité. Elle estimait que le nom un peu bourgeois de Bernard en acquiesçait un lustre nouveau. Joséphine ne était allée un assez grand nombre de fois à Chantilly et à Satory. Elle s'informait alors de la qualité des personnes au milieu desquelles Auguste se pavanait. Ce n'était que marquis, barons et vicomtes. Que pouvait-elle demander de plus à l'élite de la famille ? ne remplissaient-

il pas toutes les conditions d'une vie élégante ? S'ils dépensait quelque argent, son père en avait assez gagné pour que le fils eût le droit d'en gaspiller un peu. Cela se faisait d'ailleurs dans le beau monde. Elle le consultait donc sur le choix de ses équipages, sur la coupe et la couleur de sa livrée, et le maintenait bravement dans sa sottise. Si par aventure, ou par des demi-confidences, elle apprenait qu'Auguste avait fait quelque grosse perte au jeu, c'était un accident auquel il fallait parer sans en rien dire à Jacques Bernard, qui ne savait par les choses du bel air. Pourvu que Joséphine eût un grand chasseur derrière son grand coupé, rien ne lui paraissait compromis, et le monde aurait pu s'abîmer, sans qu'elle tournât la tête.

Léonie, de son côté, estimait qu'aucune femme de Paris n'était plus heureuse que madame Colom-

bey ; elle donnait quatre bals par saison, recevait régulièrement une fois par semaine, le vendredi, ne portait jamais un chapeau plus de huit jours, et savait, à n'en pas douter, que M. de Bréhal se mourait d'amour pour elle. Provisoirement elle le laissait mourir, ce dont le député profitait pour l'accompagner galamment au bois de Boulogne et à l'Opéra.

Dans ce tourbillon qui l'emportait avec la rapidité du vent, comment aurait-elle trouvé le loisir de s'occuper de son frère ? Il ne lui semblait pas qu'il fit autre chose que ce que tout le monde faisait. Quant à lui donner des conseils, elle ne s'en serait jamais avisée. A quoi bon ! M. son frère n'était-il pas majeur ?

Seul, M. Gustave Colombey voyait plus clair dans la vie d'Auguste ; mais on n'avait pas d'indiscrétion à redouter de sa part : Pulchérie lui

servait de baillon.

Un jour qu'il avait été surpris par son beau-frère en flagrant délit de petit souper, M. Colombey se pencha à l'oreille d'Auguste, tandis que la Madone échangeait une poignée de main avec Pulchérie.

— Cache ma rhubarbe, dit-il avec un gros rire, je cacherai ton s'né.

Sir William, qu'on apercevait toujours sur les pas de la Madone, survint.

— Bon appétit, messieurs ! dit-il.

M. Colombey cambra sa taille, se regarda dans la glace, crut y voir la figure du fameux duc de Richelieu, et se frotta les mains joyeusement.

— Pardieu ! dit-il, mêlons les deux menus, et soupons gaiement !

Cependant les deux femmes s'étaient assises à côté l'une de l'autre.

— Que fais-tu de ce financier gras ? dit la Madone à Pulchérie.

— Je le dévalise un peu, par charité.

La Madone salua des yeux sir William, qui lui faisait un signe de la main.

— Et toi même, reprit Pulchérie, pourquoi marches-tu toujours entre ces deux amis, comme autrefois la chaste Suzanne entre le comte Almaviva et Figaro ?

— J'égratigne l'un et j'écorche l'autre.

— Toute seule !

— Je suis si bonne.

— Pauvre petite !

M. Colombey soupa ce soir-là grassement et de manière à prouver aux incrédules qu'il avait l'estomac aussi large qu'un coffre-fort. Malheureusement, le spéculateur qui tranchait de l'homme à bonnes fortunes avait trop compté sur la discrétion du monde et la complicité du hasard. Ne savait-il pas que les imprudences si téméraires qu'elles soient, disparaissent dans le tourbillon de Paris ? Le calcul était juste, et l'on n'aurait presque jamais rien à redouter des caprices du sort si l'on n'avait quelquefois des amis.

L'amitié, ainsi qu'on la pratique sur le boulevard, est l'épée de Damoclès des Parisiens ; il n'est pas de tour que cette épée ne joue à ses victimes ; la trahison est le moindre de ses méfaits, et, comme autrefois les fibustiers naviguant sous le drapeau rouge, quand elle laisse la vie sauve à ceux qu'elle dépouille, on lui doit des remerciements.

Rassuré par le mystère et l'impunité de ses premiers désordres, M. Colombey ne prenait pas grande précaution pour cacher les visites quotidiennes qu'il faisait à sa petite maison de la rue Chaptal. Les réunions d'actionnaires et les conseils d'administration lui donnaient toute liberté de s'absenter le soir. Il s'ébattait

donc plantureusement dans la débarrache et y trouvait un sel que, célibataire, il n'y avait jamais goûté. M. de Bréhal ne tarda pas à pénétrer le secret de cette vie à deux faces. M. Colombey lui offrait ainsi une trop bonne occasion de pratiquer une brèche au cœur de Léonie, pour que le député hésitât à en profiter.

Un soir que M. Colombey avait quitté sa femme après dîner, pour se rendre, assurait-il, à un rendez-vous d'affaires, M. de Bréhal parut céder à un mouvement spontané d'indignation et de chagrin.

—Pauvre amie ! dit-il en se penchant sur la main de Léonie qu'il baisa langoureusement.

La chose faite, il se mordit les lèvres comme un novice auquel une stouderie vient d'échapper. Léonie voulut avoir l'explication de ce mouvement. M. de Bréhal se garda bien de parler tout de suite et s'esquiva.

Mais la flèche était lancée. Léonie sentait toujours sa main sous l'impression de ce baiser plaintif que M. de Bréhal y avait déposé ; les deux mots qu'il avait alors murmurés ne lui sortaient pas non plus des oreilles. Que s'était-il donc passé dans sa vie qu'elle ignorât ? n'était-elle pas toujours la femme qu'on enviait entre toutes ? La pensée que son mari était ruiné lui traversa l'esprit sans y rester.

Le mystère dont M. de Bréhal s'entourait, et qu'il savait rendre visible, irritait sa curiosité de plus en plus. Léonie le pressait de questions qu'il éludait. Quand le député la vit au point où il voulait l'amener, il fit comme un diplomate aux abois et négocia.

—Il s'agit de moi, parlez, dit-elle tout à coup en l'interrompant dans ses préliminaires.

—Ce n'est rien, répondit M. de Bréhal avec un embarras feint.

—Quand il n'y a rien, c'est qu'il y a quelque chose, répliqua Léonie. Expliquez-vous.

M. de Bréhal se défendit de son mieux ; Léonie insistait.

—Mais c'est une trahison que vous me demandez ! s'écria-t-il enfin.

—Eh bien ! pourquoi pas ? reprit-elle.

L'argument était de ceux auxquels on ne répond qu'en obéissant.

—Vous souvient-il, poursuivit M. de Bréhal, de ce qui arriva à madame de Montespan lorsque Louis XIV rencontra madame de Maintenon.

—Un peu.

—Or, j'ai peur que M. Colombey, votre mari, ne soit Louis XIV, et que vous ne soyez, vous, comme la fameuse et belle favorite, la première.

—N'est ce que cela ? répondit Léonie en affectant l'indifférence la plus aimable.

—Rien de plus, rien de moins.

—Et c'est là cette terrible révélation que vous n'osiez pas me faire ?

—Et quel crime plus grand aurais-je eu à vous apprendre ?

Ce madrigal ne déplut pas à Léonie. Elle sourit :

—Eh bien ! rassurez-vous, reprit-elle, et pour pousser jusqu'au bout cette métaphore historique, votre pauvre amie ne fera pas pour Louis XIV ce qu'a fait mademoiselle de la Vallière.

Cependant Léonie ne dormit pas beaucoup cette nuit et entendit rentrer la voiture de M. Colombey. Elle sauta de son lit et regarda la pendule.

—Trois heures ! dit elle ; eh ! M. Colombey fait l'école buissonnière. Léonie le questionna le lendemain sur l'emploi de sa soirée ; il répondit qu'il avait eu à rédiger un rapport pour la prochaine assemblée des actionnaires des chemins de fer napolitains.

—Je croyais que ce soin rentrait dans les attributions de sir William ! répliqua Léonie.

M. Colombey, qui ne la croyait pas si au courant des choses, se mordit les lèvres.

—C'est qu'il était indisposé, reprit-il ; on doit bien s'aider entre amis.

—Vous méritez le prix Montyon, répondit Léonie.

Cette pensée que M. Colombey avait une maîtresse ne la quittait pas.

—Qui l'aurait cru ? disait-elle quelquefois, il est si gras !

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 17 Septembre 1887

LE GRAND PIQUE-NIQUE

DES Conservateurs à Morris.

LA CONCORDE CHEZ LES BLEUS

DISCOURS.

ARGUMENTS FRAPPANTS

Si augur augurem... chacun sait ce qu'il arrive, mais quand un conservateur rencontre un autre conservateur, les choses se passent tout autrement :

Au lieu de rire, ils se tombent réciproquement sur le poil et se flanquent des turquoises à assommer un bœuf.

Nous ne nous en plaignons pas ; nous nous bornons à constater le fait.

Mais quelle salade, mes enfants, quand une centaine de conservateurs se réunissent !

Le compte-rendu du pique-nique de Morris pourra vous en donner une idée.

En prévision de ce qui est arrivé, M. Tépafo Cadet, que nous avons délégué pour prendre des notes, avait eu la sage précaution de revêtir une cotte de mailles et une cotte d'armes ; il s'était coiffé d'une salade et avait ceint son estomac.

Voici en quels termes il nous fait la description de cette agape fraternelle.

Après avoir attendu vainement l'arrivée des ministres fédéraux et de M. Norquay, qui avaient promis leur concours, on a voulu entamer une série de *speeches*.

Plusieurs individus, se levant, commencèrent à parler ensemble : Les uns dépréciaient S^r John et sa politique ; les autres le portaient aux nues...

Les orateurs interloqués tout d'abord, s'arrêtèrent et se regardèrent dans le blanc des yeux ; quelques épithètes blessantes furent lancées... et un combat épique s'engagea :

Les poings frappaient comme des marteaux sur les crânes, aplatisaient les nez, distribuaient des *black-eyes*. Les mâchoires volaient en éclats. Une grêle de coups de pied s'abattait sur les ventres et sur les jambes : Tous les lutteurs étaient réunis en un monceau qui grouillait, hurlait, tapait... *rutilis indigestaque moles*...

La lutte était générale ; on se battait sur et sous les tables, et un long râle montait vers le ciel.

Les citoyens de Morris alarmés sonnèrent le tocsin, et la cloche de l'église appela les pompiers.

Tous les médecins et les pharmaciens étaient accourus de dix lieues à la ronde.

Une pompe à vapeur fut mise en activité et les pompiers, à l'aide de douches bien fraîches, réussirent enfin à calmer l'ardeur de ces vaillants combattants.

Le nombre de crânes fêlés, de nez écrabouillés, de doigts brisés et d'yeux crevés est incalculable.

J'espère que les blessés donneront une chance à leur ami le Dr. Brisson.

Quant à moi, j'ai reçu quelques légères blessures, faute de précautions ; j'ai deux orteils écrasés. Quand je serai forcé de me trouver, à l'avenir, dans de semblables émeutes, je chaussai des sabots.

TÉPAFOU CADET.

CRIME DANS LA NUIT

Miquit sonnait, le vent s'engouffrait par rafales dans les rues et les passages avec un sifflement lugubre, de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber et des éclairs sillonnaient la nue.

De sourds grondements de tonnerre annonçaient la tempête prochaine...

On entendait, dans le lointain, les aboiements des chiens errants, le bruit des lourdes voitures des vidangeurs et les pas cadencés des policemen ; puis, de temps à autre, en passant près des maisons, les vagissements des enfants nouveaux-nés.

C'était sinistre.

Tout à coup, un éclair immense zébra les nuages, le tonnerre éclata, sec comme un coup de cymbales et la pluie, compacte et pénétrante, dégringola avec fracas.

Seul, arpentant la rue Notre-Dame, un grand bonhomme mince promenait ses guenilles au milieu de la tourmente.

Il allait à pas lents, la tête à moitié rentrée dans les épaules, et semblait éprouver une joie indicible au contact de l'eau qui perçait ses hardes réduites à l'épaisseur d'une pelure d'oignon.

* * *

On aperçut, au travers les torrents de pluie, un homme surgir soudainement. C'était un policeman.

A la façon dont il marchait, tout en brandissant son bâton, il était aisé de deviner qu'il poursuivait un oiseau nocturne quelconque.

Le grand type en haillons se retourna, vit l'homme de police, comprit qu'il était en danger et s'effaça contre une porte cochère. Là, il guetta.

Le policeman l'avait aperçu et se dirigeait droit vers lui, malgré vent, éclairs et tonnerre.

L'escogriffe comprit qu'il était perdu.....

Le policeman n'était plus qu'à deux pas de lui. Il étendit la main pour le haper.....

Mais, ô stupeur ! Avec la rapidité de l'éclair, le loqueteux se courba, leva la pied : d'une main il enleva son soulier, de l'autre il déroula avec dextérité une grande bande de papier qui lui servait de chaussette et l'agita, comme un talisman protecteur, devant le nez de celui qui le poursuivait.....

Celui-ci chancela et s'éroula sur le sol où il tourna de l'oeil.

Le loqueteux rechaussa son soulier avec tranquillité, s'assit par-dessus le corps du policeman et continua sa promenade nocturne et aquatique du côté d'Hochelaga. Bientôt il se perdit dans la pluie.

* * *

Au point du jour, des ouvriers qui se rendaient à leur travail trouvèrent un cadavre sur la rue Notre-Dame.

Un docteur fut appelé. Il se pencha sur le corps et dit au bout d'un instant :

"Mort par asphyxie !"

A côté du corps inanimé se trouvait la chaussette de papier du misérable escogriffe. Quelques personnes eurent la témérité de l'examiner de près. C'était un fragment de journal. On pouvait y lire, imprimés en gros caractères, ces deux mots qui firent tomber le voile mystérieux qui couvrait ce cadavre : *La Minerve*.



L'ARGOT

En lisant dans les journaux un entre-filet annonçant la publication prochaine d'un dictionnaire *argotique* de la langue anglaise, nous n'avons pu nous empêcher de nous frotter les mains à nous enlever l'épiderme, en signe de satisfaction.

En effet, il existait une immense lacune qu'il était urgent de combler : les anglais n'avaient pas de dictionnaire d'argot bien sérieux. Mais bientôt, grâce à MM. Whitaker et Leland, les enfants pourront apprendre, dans les collèges anglais, à *jaspiner bigorne*.

A ce propos, nous vous recommandons une chronique de *l'illustration* qu'il nous est impossible de ne pas publier, car elle fait ressortir l'avantage immense que l'on peut retirer de la connaissance de l'argot, et l'évidence de cette langue.

L'héroïne est, il est vrai, une jeune *miss* qui parle la langue verte française ; mais une française, en Angleterre, peut se trouver dans le même cas que cette anglaise en France :

"Le ténor Duprez avait, il y a bien des années, parmi ses élèves, une jeune fille anglaise, charmante, blonde et poétique comme Ophélie, à qui ses camarades de la classe de chant jouèrent cet horrible tour de lui apprendre, non pas le français, mais l'argot. C'était sinistre. La pauvre adorable fille croyait naïvement parler la langue de Mme de Sévigné et se servait tout simplement du pittoresque de la langue verte.

Elle disait, par exemple, avec une délicieuse expression dans son regard bleu et un sourire doux relevant sa bouche rose :

—Je *gobe* beaucoup la musique de Mozart !

Où :

—Quand j'entends du Gounod, cela me *monte le bourrichon* !

Ajoutez à cela un délicieux petit accent britannique et la candeur exquise de deux yeux de vierge, vous pourrez juger de l'effet.

Cette plaisanterie, qui dut causer à la malheureuse jeune fille plus d'une mésaventure, reentra dans l'ordre des *facéties funèbres*.

Aujourd'hui, l'adorable *miss* Z... dans quelque cottage du Yorkshire, taille des tartines, verse du thé, et sert des *muffins* à ses enfants, en leur disant peut-être comme Gavroche — la ravissante mère de famille :

—Allons, mes petits *grosses*, collez-vous ça *dans le fusil* !

* * *

Toujours à propos d'argot :

Le *Courrier des Etats Unis* nous annonce que cette belle langue vient de s'enrichir d'une nouvelle expression :

JEAN HIROUX.

Jean Hiroux est accusé d'avoir assassiné un invalide sur la place de la Concorde pour le voler. Les débats sont ouverts, le président commence l'interrogatoire :

Le président.—Jean Hiroux, vos nom et prénoms ?

Jean Hiroux (d'une voix très enrouée).—Farceur, va ! Peut-on dire à un homme : Jean Hiroux, comment vous appelez-vous ?

Le président (très digne).—Quel est le lieu de votre naissance ?

Jean Hiroux.—Suis pas.

Le président.—A quelle époque êtes-vous né ?

Jean Hiroux. Puisque j'sais pas où j'sais pas quand.

Le président.—Quelle est votre profession ?

Jean Hiroux.—Orphelin.

Le président.—Ce n'est pas une profession ?

Jean Hiroux.—Mais si, puisque je l'exerce.

Le président.—Avez-vous déjà subi des condamnations ?

Jean Hiroux.—Oui, mon président, et vous ?

Le président.—Vous êtes accusé d'avoir, dans la nuit du 12 au 13 décembre, à deux heures et de nuit, porté vingt-sept coups de couteau....

Jean Hiroux.—Vingt-six, non président, cherchez pas à me faire de tort.

Le président (continuant). A un invalide, dont vous avez ensuite dépouillé le cadavre.

Jean Hiroux.—Ah ! soutenez-le encore : un vieux filou, qu'avait bu son nez en argent, et qui s'en était fait faire un en fausse monnaie....

Le président.—Vous n'aviez aucun motif de haine contre la victime ?

Jean Hiroux.—Il me déplaisait....

Le président.—Pourquoi ?

Jean Hiroux.—Il était grêlé.

Le président.—Mais ce n'est pas une raison suffisante pour lui donner vingt-six coups de couteau... Un seul coup, bien appliqué....

Jean Hiroux.—Je voulais voir si j'mettrais dans le même trou.

Le président.—A quelle distance étiez-vous de la victime lorsque vous perpétrâtes le crime ?

Jean Hiroux, mesurant du regard.—A peu près comme d'iei à vot'compieir.

Le président.—Que faisiez-vous sur la place de la Concorde, dans la nuit du mardi 12 au mercredi 13, à deux heures et demie du matin ?

Jean Hiroux.—J'attendais l'omnibus.

Le président.—Vous savez bien qu'il ne passe pas d'omnibus à cette heure avancée.

Jean Hiroux.—S'il avait passé, j'aurais pas attendu, vieux !...

Le président. Accusé, je vous engage à avoir une tenue plus convenable, et à retirer cette proéminence que j'aperçois dans le coin de votre bouche, et qui vous empêche de parler distinctement.

Jean Hiroux.—De quoi, ma chique ? Y a plus d'un quart d'heure que j'vous vois d'ici farfouiller dans votre tabatière, et vous fourez du poussier d'mottes dans le renifloir, que ça m'dégoute et que j'en dis rien ! Faites donc plutôt retirer mon gendarme de gauche : il plombe des arpiens qu'est une infection.

Le président.—Pas d'observations, accusé. On en mettrait un autre que ce serait exactement la même chose. Que ce soit là votre première punition !

Le gendarme.—Avec c'que l'gouvernement nous donne pour les odeurs, on n'peut pas sentir l'eau de Cologne.

Le président.—Maintenant racontez-nous les circonstances du crime.

Jean Hiroux.—Voilà. J'commençais à m'faire vieux, quand j'aperçois le coupable.

(Eclats de rire dans la salle. Le président fait imposer silence par les huissiers.)

Le président (sévère).—C'est la victime que vous voulez dire.

Jean Hiroux.—Ah ! ne nous fâchons pas pour un mot. J'vois donc passer l'invalide ; j'lui d'mande l'heure. Il s'met à courir, moi j'cours après. Il gueule ; alors je m'dis : c'est un militaire, on m'donnera tort, tapage nocturne, vingt-quatre heures de prison, cinq francs d'amende. Da-

me, j'ai fait un coup de vivacité... Mettez-vous à ma place. Qu'auriez-vous fait ?

Le président.—Mais je...
Jean Hiroux.—Tais-toi, vieux raseur ; j'aime pas qu'on parle quand j'cause. J'vas finir, du reste... Eh bien, quoi ? en v'la-t-il pas une affaire pour un malheureux invalide ! Voyons, qu'est qu'il avait à vivre, notre protégé ? quinze jours, trois semaines six mois ? Eh bien, j'les fais à sa place ; nous sommes quittes, et sans rancune. Maintenant j'déclare que je n'dirai plus rien, vous m'embêtez tous. D'abord j'aime pas parler en public.

On procède ensuite à l'audition des témoins.

COUACS

Un Monsieur très bien mis se présente, pour se placer, chez le directeur d'un journal.

—D'où sortez-vous, lui demande-t-on ?

—De la *Minerve*.

—Étiez-vous reporter ou rédacteur ?

—Non, Monsieur. Oh ! je ne faisais pas grand chose : les recettes !

Bétisiana.
—Savez-vous quelle différence il y a entre la *Dame Blanche* et mes affaires ?

—Pas du tout.

—Eh bien ! mon cher, c'est que la *Dame Blanche* vous regarde, tandis que mes affaires ne vous regardent pas.

Un Italien qui vient d'entendre jouer un opéra de Wagner, à un ami :

—Oui, mon cher, quoique Italien, se déclare la mouzique de Wagner la meilleur.

—En êtes-vous certain ?

—Z'en suis sûr !

Dans un restaurant :

—Qu'est ce que monsieur prendra pour dessert ?

—Une cerise à l'eau-de vie et une meringue.

Le garçon à tue-tête :

—Une merise et une seringue !!

On vient de repeindre les bancs des squares et on les a entourés d'une balustrade provisoire.

Passé un monsieur grincheux.

—Pourquoi, dit-il au gardien, a-t-on fourré ces morceaux de bois sur les bancs ?

—Pour prévenir les passants que ces sièges sont fraîchement peints.

—Avec ça qu'ils se s'en seraient pas aperçus en s'asseyant dessus !

Un petit trait bien américain. *L'Electricité* nous révèle une curieuse application du téléphone au service de l'instruction judiciaire aux États-Unis. Il s'agit de six médecins transmettant leurs serments, sans se déranger, par la voie du téléphone.

Les serments prêtés, le magistrat invite, toujours téléphoniquement, les six médecins à embrasser la Bible, selon l'usage yankee.

Après avoir attendu la répétition de son injonction, il demande :

—Ont-ils embrassé le livre ?

—Oui, ils ont embrassé le livre.

—Mais je n'ai pas entendu le bruit de leurs baisers ; faites leur recommencer, de manière que j'entende distinctivement l'accomplissement de cette formalité nécessaire.

Et aussitôt le téléphone lui apportait l'écho des baisers bruyamment répétés par les six médecins.

Le magistrat satisfait n'avait plus qu'à prendre acte de ce serment, et la cérémonie fut terminée par cette dernière communication :

—C'est bien, j'ai entendu. Bonsoir.

Sur la plage.

Bébinard est l'égoïste parfait.

—Je n'apprendrai jamais à nager ! disait-il l'autre jour.

—Pourquoi ?

—C'est bien simple : quand un homme tombe à l'eau, si vous ne savez pas nager, votre conscience ne lui reprochera jamais de ne pas lui porter secours !

« Le dictionnaire des locutions populaires doit une nouvelle expression au vannier Emile Vautret.

Ce vannier était las de vivre avalé sa pipe. Jusqu'à présent on disait : « casser sa pipe ». Pour casser la sienne, Vautret l'a avalée.

La nouvelle expression prendra rang après toutes celles que la blague populaire a inventées pour exprimer cette noire idée de la mort.

Mourir à mille synonymes dans la langue verte.

Il y avait d'abord : casser sa pipe. Nous avons maintenant : avaler sa pipe. Les sœurs de ces poétiques images sont :

- Lâcher la rampe.
- Avaler sa langue.
- Décanniller.
- Descendre de garde.
- Passer l'arme à gauche.
- Tourner de l'œil.
- Avaler son râtelier.
- Se refroidir.
- Se dessaler.
- Manger du pissenlit par la racine.
- Avaler sa cuillère.
- Dévisser son billard.
- Souffler sa camoufle.
- Se mettre aux vers.
- Se verdir.
- Faire de l'engrais.
- Boucher un trou (dans la terre du cimetière.)

De toutes ces expressions, dont quelques-unes sont d'une repoussante trivialité, casser sa pipe était la moins vilaine. Mais nous avons : avaler sa pipe.

CHANGEMENTS À VUE.



M. Grosbedon le célèbre banquier, qui vient de terminer une excellente affaire, récapitule dans sa mémoire tous les bénéfices qu'il en tirera.



Un bruit s'est fait entendre soudain. M. Grosbedon qui porte sur lui des valeurs, se tient sur ses gardes.



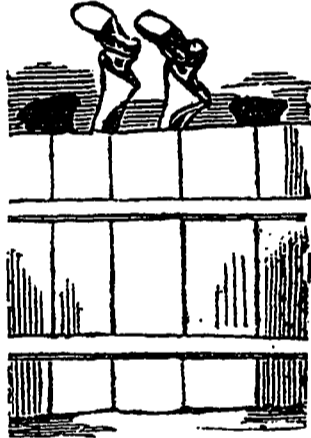
C'était une fausse alerte...



En voici la preuve !



M. Grosbedon se montre sous une nouvelle face.



Deux messieurs qui l'ont soutenu et déposé délicatement de l'autre côté de la clôture, entament avec lui un bout de causerie, selon toute apparence.



Après quoi, M. Grosbedon, allégé, est rendu à lui-même.

CHARADE.

Mon premier est fait d'or, d'argent ou bien d'acier.
Mon second est en août l'orgueil du jardinier.
Mon entier quelquefois est triste messagère
Qui vient nous apporter une douleur amère.

* * *

La clef de la dernière charade est *désastre*.

Ont deviné : MM. Duvert, Lamoureux, Cantal, Flamberg, Piché (Montréal) ; Ravalot (Troy) ; Mignot (Québec) ; Tortan (New-York) ; MM. Louise Dugald (Boston) ; Delatouche (Albany.)

L'*Oedipe* qui nous a envoyé la première réponse juste est M. Duvert.

Chez l'antiquaire :
—Vous n'avez qu'un seul autographe de ce personnage ?
—Oui, monsieur. Je dirai même qu'il n'en existe pas d'autre.
—Vous croyez ?
—Dame ! il paraît qu'il ne savait pas écrire.

Bien simple cette plaisanterie qui court hier à la Bourse.

—Vous connaissez la dernière lettre de Boulanger ?...

—Celle à Ferry !...

—Non, la dernière.

—Encore une !...

Eh bien ! c'est la lettre R.

Notes d'album :
« La raillerie la plus piquante est celle dont on ne peut pas se fâcher sans se rendre encore plus ridicule. »

« Le calembourg est une précieuse ressource en société. C'est un genre où les imbéciles se réjouissent d'avoir de l'esprit, et les gens d'esprit d'être bête. »

Groupes de mousesses.
—On peut le dire maintenant qu'elle n'est plus là, mais elle jaccasse vraiment trop, Mme Doublevé.

—Comment ! c'est vous qui reprochez...
—J'ai les bavardes en horreur.

—Parce qu'elles vous empêchent de parler !...

Ne manquez pas l'occasion de saisir la fortune.—Personne ne doutait un seul instant qu'elle dut avoir lieu, mais cet espoir a été confirmé par le 207e grand tirage mensuel à la Nouvelle-Orléans, le mardi (toujours le mardi) 9 Août. Voici comment les choses se sont passées et comment la fortune a distribué ses faveurs. Le No. 50255 a gagné le premier prix capital de \$150,000 ; il était vendu en fractions d'un dixième chaque à \$1. deux dixèmes (\$30,000) étaient la propriété de C. W. Moorman, collectés par l'intermédiaire de la Kentucky National Bank à Louisville, Ky. ; un autre a été payé par l'intermédiaire de la même banque ; un à J. B. Fontaine, Caliente, Cal. ; un payé par la banque de Wells, Fargo & Co. à San Francisco, Cal. ; un à la Alexander Co National Bank à Cairo, Ill. ; un à Geo. H. Zapp, Houston, Texas ; un à W. H. Autony, Houston, Texas ; un payé par l'entremise de la National Park Bank de New York, N. Y. à la banque Crane de Hornellsville, N. Y. Le No. 29146 a gagné le second prix capital de \$50,000, aussi vendu en fractions de dixèmes à \$1 chaque ; un était la propriété de H. T. Woods de Portland, Me. ; un par T. J. Baker, Chicago, Ill. ; un par Thos. D. Crump de Jonesburg, Mo. ; un a été payé par l'entremise de Wells, Fargo & Co San Francisco, Cal. ; un par W. A. Barnhill, payé par la première banque nationale de Jackson, Tenn. ; un à J. P. Schulze No. 213 Markham St. Ouest Little Rock Ark. ; un à Wm. Higgins, Adams, Boston, Mass. Le No. 46856 a gagné le troisième prix capital de \$20,000 ; vendu également en fractions de dixèmes à \$1 chaque ; un appartenant à Robt. McNaughton, Governor Street, Richmond, Va. ; un à W. H. Scott, Camp Point Ill. ; un à Geo. Over Ludonia, Tex. ; un à Robert J. Young, jun., 403 rue de la Douane Nouvelle-Orléans, La. ; un aux demoiselles M. et A. Meyer New York ; un payé par l'entremise de la Falls City Bank, Louisville, Ky. ; un payé par l'entremise de la Banque anglo-californienne de San Francisco, Cal. ; un à H. M. Eddins, Glencoe, Minn. ; un à James Stevenson, No. 38 Hanover Street, Providence R. T. ; un à Osear Groshel, aux soins de la Richardson Drug Co. Omaha, Nébraska ; un à W. Dowling, San Francisco, Cal. Les billets 48425 et 49521 ont gagné les deux quatrièmes prix de \$10,000 chaque les fractions de billets ont été vendues partout et les gagnants habitent Nouvelle-Orléans, La., Louisville, Ky., Dallas, Tex., Washington, D. C. Cleveland, O., Memphis, Tenn., Kansas City, Mo., Birmingham, Ala., Camden, Ark., Jacksonville, Tex. et San Francisco, Cal. Il y aura un nouveau tirage le 1er Octobre, 1887 et personne ne devrait laisser échapper l'occasion.

Sans Médecine

Pour savoir le moyen de guérir sans frais la Débilité nerveuse, l'Impuissance, et tous les désordres résultant d'imprudences ou d'infirmités chez l'homme, adressez-vous à M. Magneto Electro Appliance Co., 1207 Broadway, N. Y.

JE GUÉRIS LES CONVULSIONS ! Lors que je dis que j'opère, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'ils reparassent après. J'ai fait de ces malades, attaques épileptiques ou hystérie, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Parce que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est pas une raison pour que vous ne soyez pas guéri maintenant. Demandez de suite un traité et une bouteille gratuite de mon remède infallible. Donnez l'adresse pour l'express et le bureau de poste. L'essai ne vous coûte rien et je vous guéris. Adressez au Dr F. H. G. Root, Succursale, 25 Young, Toronto.

UN VIEUX PIERROT

Du premier mois du printemps au dernier mois de l'automne, sur un théâtre forain des fêtes de la banlieue parisienne, un vieux pierrot, depuis trente ans, faisait les délices de la parade. Ce pierrot avait cinquante ans, — la vieillesse pour un pierrot ; car il faut autant d'agilité dans les jambes que de volubilité sur la face. — Ce pierrot, sous le surnom de Farinier Ier, était fort connu et couru. Pas un batteur de tréteaux qui, dans sa vie et dans le dos, eût reçu plus de coups et des planches aux badauds envoyés plus de grimaces.

Mais, derrière la toile, Farinier devenait subitement paisible, sombre et taciturne. Il ne parlait que rarement et ne riait jamais. L'hiver venu, il s'échappait des saltimbanques et rentrait dans une étroite mansarde du faubourg du Temple, où il se transformait en tailleur placide et solitaire. S'il était extraordinairement aimé chez les batteurs, il était, parmi ses colocataires, exceptionnellement estimé. Farinier Ier, en cinquante ans d'existence, ne se souvenait pas de s'être amusé une heure. Sa gaieté désordonnée de commande et sa longue misère sans un rayon de bien-être expliqueraient sans doute son hypochondrie. Quoi qu'il en soit, il nourrissait et avec entêtement un projet déjà ancien de suicide.

En fin, un samedi du carnaval de 1852, il n'y tint plus.

— Ce sera pour demain, dit-il. Mais il y a bal à l'Opéra. Il faut que je voie comment sont faits les gens qui se divertissent.

Il consacra à un billet d'entrée ses derniers vingt francs, et n'eût besoin, pour revêtir une livrée de bal masqué, que d'endosser son costume habituel de pierrot.

Le bal de l'Opéra était, à cette époque, un enfer de danses convulsives, de cris sauvages, d'horribles débrailées, de lécités incongrues. Quand cinq heures du matin rendirent à la rue cette cohue arrivée au paroxysme de la folie et de l'ivresse, le pauvre Pierrot ne s'était pas encore déridé.

— C'est cela, la joie ! Décidément, on ne s'amuse guère on ce monde. Allons voir ailleurs.

Et il se hâta de regagner sa mansarde. Préoccupé, il monta machinalement l'escalier ténébreux et ne se réveilla qu'en heurtant un objet au seuil de sa porte. Il fit appel à plusieurs allumettes recalcitrantes avant d'obtenir une lueur désirable. A cet lueur, il aperçut et releva un paquet de linge d'un blanc douteux. C'était, tout simplement un bébé d'un an environ, consciencieusement endormi, et planté là, par quelque mère sans mari ou quelque misérable sans pain.

— Sapristi ! exclama le pierrot, en voilà un, par exemple, qui me dérange ! A cette heure, je ne puis cependant le laisser sur le palier comme un saeu à ordures. J'attendrai le jour pour finir un sort au mioche et m'en aller ensuite dans le monde des éternels dominos.

Farinier Ier commença par ouvrir sa mansarde au bébé et à le déposer sur l'unique meuble, — un lit de sangle.

— C'est un garçon dit-il. Tant mieux ! Un mâle se fait toujours place dans la vie. Mais si ce gamin-là ne crie pas encore la faim il va bientôt crier le froid ici. Farinier, soyons une fois de plus industrieux !

Et le pierrot se décoiffa. Dans son long bonnet de feutre mou, il glissa le bébé. Puis comme le vent soufflait par toutes les jointures du châssis, il disposa en rideau autour de l'enfant sa souquenille blanche. Enfin, comme le petit avait encore les bras hors de ses langes, le pierrot lui passa aux mains ses deux escarpins blancs. Ceci fait, il se débarbouilla pour ne point trop effrayer l'enfant à son réveil. Le blanc resté dans la cuvette, Farinier n'avait plus qu'une physiologie bonhomme.

A l'aube il convoqua voisins et voisines, — une nichée de paresseux de mansarde comme lui.

— Que faire de Jacques ? Car je le baptise Jacques.

Après vingt conseils proposés et rejetés :

— Ma foi ! sans autre réflexion, conclut-il, je le garde. Il me plaît déjà.

Et reformant brusquement sa porte, il murmura : — Tant pis ! je ne me tuerai que lorsque le petit marchera et que j'aurai trouvé un bon coin de charité où le renvoyer.

Farinier renonça aux saltimbanques et reprit sérieusement son métier de tailleur en chambre. Quand il ne piquait pas de l'aiguille dans le drap, il tournait de la cuillère dans la soupe. Il gagnait leur vie en travaillant et faisant la cuisine.

L'enfant grandit, puis il marcha. " Ce serait peut-être le moment de partir, se dit Farinier ; mais le gamin ?

Il le remit en effet, et le gamin atteignit l'âge d'aller à l'école. Farinier cousait plus vite et plus longtemps, et il rognait sur le vin la modique rétribution scolaire. L'écolier était fort intelligent. Il adorait son père adoptif. Le vieux Pierrot se sentait monter du cœur des bouffées de contentement, mais ce coquin de marasme, enfermé dans sa cervelle, continuait à le tourmenter.

" Mettons d'abord Jacques au collège. Nous verrons ensuite."

Il se démena si activement ; on s'intéressa à lui si bien, que Jacques entra dans un petit collège communal en province. Farinier se consolait de l'absence de Jacques en redoublant du dé et de l'aiguille.

L'élève obtenait des succès et termina rapidement ses classes.

— Bon, murmura le pauvre tailleur ! Mais ce n'est pas tout encore. Passons, lui le pied à l'étréquier. Puisqu'il trotte de son côté et moi... je trotterai du mien.

Et le jeune homme fut admis gratuitement dans un séminaire.

— Je suis libre enfin. Jacques ne risque plus rien. Il réussira certainement. Je voudrais bien voir cela tout de même... Patientons !

Et, en patientant, virent les jours où le petit séminariste regut les ordres, et l'année où le jeune prêtre célébra sa première messe — en présence de l'ancien pierrot, Farinier Ier. — L'enfant abandonné, très ému, et le père adoptif, très fier, pleurèrent à qui mieux mieux. Jacques le quitta pour une humble vicairie.

— Eh bien ! je crois qu'il n'y a plus de raison et qu'il serait temps, soupira le vieux tailleur. C'est égal, quel chagrin pour ce pauvre garçon ! Je m'accorde un sursis.

Pendant le sursis, l'abbé Jacques fut tout à coup nommé curé dans une petite paroisse reculée et plus inaccessible de montagnes d'Auvergne. Sa paroisse se composait de trente chaumières espacées dans les arbres de grands bois sauvages de pins moutonnant vers le ciel se berçaient et grondaient à tous les vents des hauts-tours.

Le curé avait maintenant un toit à lui tout seul, et une marmite personnelle. Le père adoptif pouvait monter le rejoindre. L'abbé Jacques écrivit tant de lettres, fut si éloquent dans les unes et chapitra si bien dans les autres, que le vieux batteur rendit son ouvrage, vendit son lit de sangles, roula son chapeau de feutre mou dans sa souquenille blanche, quitta la mansarde et arriva au presbytère.

La campagne ! Voilà du nouveau pour le pierrot, qui avait surtout vu des montagnes de carton et des arbres peints sur châssis. Comme tout y est là paisible, doux, honnête ! Et cette cloche, là haut, qui verso ses tintements argentins sur la cheminée curiale, et cette fumée tranquille qui monte du foyer vers le clocher au coq de cuivre ! Farinier se sentit tout autre entre cette modeste aisance assurée et les tendres prévenances de son abbé, comme il l'appelait. Il en vint, naturellement, à servir la messe de M. le Curé et à débiter la besogne du presbytère. Il se trouvait maintenant très bien de l'existence.

Un jour, il joua avec Jacques occur sur table et lui révéla cette pensée de suicide qui le hantait depuis bientôt trente ans.

— J'ai patienté jusqu'ici, continuait-il. Une parole sottise ne ferait, n'est-il pas vrai, ni ton affaire ni celle du bon Dieu ? Est-il est vraiment trop tard. La mort ne peut tarder pour moi. Je t'avoue même, franchement, que je ne suis plus pressé.

L'abbé Jacques sourit et pleura — en serrant chaleureusement les deux mains du vieillard dans les siennes.

Le vieux Pierrot, cette année, à quatre-vingts ans et le jeune curé trente ans. Je les ai vus à table dans leur presbytère de la lointaine montagne.

Ils sont très heureux et — c'est charmant !

MASKÉ.

LE FOU

(Suite et Fin.)

Tu ne mangeras pas. Réponds ! dit le forgeron d'un ton colère. As-tu des parents ?

Sais pas. D'où venais-tu quand tu es arrivé ici ?

Sais pas. Donc conclusion : tu ne veux rien me dire. Eh bien ! pas de manger.

Va-t-en... Plus vite que ça. Sais pas Mon Dieu, sais pas, dit le fou en pleurant. Faim ! Ai faim moi.

Le père Ducran, voyant qu'il ne pouvait rien tirer de cet être, lui cria : — Eh bien ! mange donc, animal ! Puis en lui-même : " Voilà plus de vingt fois que je lui fais des interrogatoires... et rien de nouveau. Ma foi, j'aimerais pourtant savoir son passé. Peut être qu'un jour..."

En ce moment une dizaine de citoyens influents du village entrèrent dans la forge. Le forgeron tout surpris de cette visite matinale, s'avança vers eux.

Qu'est-ce qu'il y a donc, messieurs ? On se regarde, puis celui qui paraissait le plus âgé prit la parole :

Père Ducran, nous vous savons un brave citoyen, et vous nous avez prouvé que vous avez un grand amour pour notre patrie... Eh bien, père Ducran, prenez votre courage à deux mains... je vais...

Mon Dieu, monsieur soyez bref. Que me voulez-vous donc ? dit le forgeron dont la figure était toute pâle.

Eh bien, voici... La guerre est déclarée.

— Oui, ajouta un autre personnage comme pour affirmer ce que son compagnon avait dit, la guerre est déclarée depuis hier soir, vers les six heures, et nous venons ici tenir une assemblée sur cet événement.

— Le forgeron n'entendait plus, tout bourdonnait dans ses oreilles. Il se sentait faible. Cette lutte nouvelle si brusque et si inattendue l'avait frappé comme un coup de massue. Mais, domptant son émotion, il s'approcha tout près du groupe et d'une voix encore tremblante, presque suffoquée :

— Allons, vous voulez rire de moi messieurs. C'est une drôlerie que vous me faites, hein ! Répondez ! Mais répondez donc !

Puis comme chacun se taisait et que tous les visages étaient sombres : — Ah ! Dieu de Dieu ! c'est donc vrai !

Il courut vers le feu, enleva un plat puis le laugant contre le mur :

— Vermine ! Canailles ! Maudits Allemands ! Ah ! nous vous briserons comme je viens de briser ce plat !

Le fou, qui n'avait manifesté sa présence par aucun acte, se leva, et de son pas lent et méthodique, s'approcha du forgeron.

— Moi Allemand, dit-il.

Et il s'enfuit en jetant un long éclat de rire qui se perdit dans l'écho.

La guerre était alors dans toute sa fureur. La France, avec le patriotisme et le courage de ses enfants, soutenait fièrement la brutale attaque de ses ennemis. Les Allemands, vainqueurs à Gravelotte, forts de leur nombre et de leur force, pénétraient plus avant dans l'intérieur de la France, et ravageaient tout sur leur passage, faisant couler des flots de sang qui criaient vengeance. Leurs canons semaient la mort dans les colonnes serrées des soldats Français. Mais si leur attaque était terrible, la riposte était formidable, effrayante. Eux aussi, ces soldats incomparables, tombaient fauchés par le glaive de la mort.

Le village de N... était assiégé par les Prussiens. Dans les rues, sur les toits des maisons, derrière les pans de mur, des soldats Français répondaient à l'attaque dirigée contre eux, par un feu nourri dont les ravages étaient terribles. Dès le com-

mencement du combat, on avait vu le fou disparaître sous une arche du pont traversant la Marne. Le combat continuait toujours, mais les Allemands voyant les pertes sensibles qui se faisaient dans leurs rangs, se replièrent derrière la montagne.

La nuit vint, une nuit sombre sans lumière, une nuit dont le silence n'était troublé que par les cris des oiseaux nocturnes qui semblaient les avant-coureurs de la mort. Derrière la montagne, les Allemands désertaient. Ils savaient bien que le pont était le seul passage pour rejoindre le gros de leur armée. Il fallait le franchir à tout prix, car sans cette fuite, c'était la mort pour tous. Les Français avaient tous les avantages. Ils pourraient les cerner et, sûrement, ils seraient vainqueurs. Donc, il n'y eut pas d'hésitation ; les chefs donnèrent l'ordre d'avancer. Serrés, furtifs, ils se dirigèrent vers la rivière. Les sentinelles françaises qui les avaient aperçus, donnèrent l'alarme. Le combat recommença, foudroyant. Cependant, les Allemands avançaient toujours, et ils auraient pu franchir la rivière, quand soudain le fou, une torche à la main, parut sur le pont.

— Moi monté ! Moi français ! Vermine ! Canailles ! Maudits Allemands !

Puis il disparut subitement.

Peu de temps après, une fumée noire et une flamme ardente montèrent vers le ciel. Le fou, toujours portant sa torche, apparut de nouveau sur le pont. De son bras, il brandit sa torche vers l'ennemi :

— Avancez ! Avancez ! Mais avancez donc, chiens.

Ce furent ses dernières imprécations. Une balle allemande le frappa au cœur. Il disparut dans l'abîme, en même temps que le pont s'effondrait, laugait dans les airs mille étincelles qui éclairèrent le champ d'honneur. Tout s'éteignit quelque temps après, la lutte se montra resplendissante, éclairant, de sa lumière argentine, le triomphe complet des héroïques défenseurs de la patrie.

ADOLPHE G...

GRAPILLAGES

Guibellier donne un grand dîner où les vins sont exécrables.

Sans se déconcerter, il verse généreusement le liquide à ses convives :

— Allons, messieurs, videz vos verres ; c'est du Clos-Vougeot, le roi des crus.

— Certainement, répond un invité ; il demande à l'être sur parole.

M. X., lamentablement goutteux, demande au docteur s'il peut, sans danger, prendre des bains de mer.

— Mais, sans doute, mon cher, répond le médecin, une goutte de plus ou de moins dans l'océan, c'est bien peu de chose !

En allant au bois de Boulogne, M. Prudhomme montre à un provincial le panorama de Reichshofen, aux Champs-Élysées.

— Mossieu, ce panorama immortalise le souvenir d'une des plus glorieuses de nos victoires.

Esclave de la tenue.

C'est le matin : La jeune mère, très excitée, entre comme une bombe dans le cabinet de son mari :

— Edouard ! Edouard ! Vite ! au lieu de papasser à ce bureau, cours chez le médecin...

Edouard, à moitié habillé :

— Pourquoi ?

— Bébé a avalé le bouton double de ton faux-col !

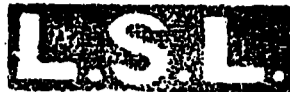
— Mais comment veux-tu que j'aille chez le médecin, sans le bouton de mon faux-col ?

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, laissez-vous de vous procurer une bouteille de " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égal et votre petit marmelade sera soulagé immédiatement.

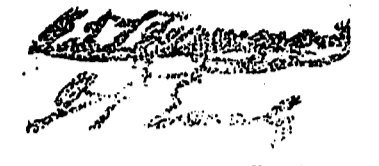
Ayez confiance, ô mères, ce remède est infail liblé. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des États-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts à la bouteille.



PRIX CAPITAL \$150 000

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similé de nos signatures attachés dans ses annonces.



Commissionaire.

Vous, ses sous-signés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

J. H. OGLESBY, Pres. Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Pres. State National Bank
A. BALDWIN, Pres. New-Orleans Nat'l Bank
CARL KOHN, Pres. Union National Bank

Attraction sans précédente Plus d'un million distribué Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée en 1888 pour 25 ans par la Législature pour des fins d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000.

Par un vote populaire étonnant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1878.

La seule loterie votée et endossée par le peuple d'aucun état. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.

Les grands tirages de nombre pair ont lieu mensuellement, et les tirages bi-annuels ont lieu régulièrement tous les six mois (Juin & Décembre). OCCASION SPÉCIALE DE GAGNER UNE FORTUNE. DIXIÈME GRAND TIRAGE. CLASSE K, A L'AGENCE DE MUSIQUE NOUVELLE-ORLÉANS. MARDI, 11 OCTOBRE 1887. 209ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$150,000

Notice : Les Billets sont à \$10 seulement. Moitié, \$5. Cinquième, \$2. Dixième, \$1.

Table with 2 columns: Prize amount and number of tickets. Includes 'LISTE DES PRIX' and 'PRIX APPROXIMATIFS'.

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez Helblont, donnant votre adresse au long.

MANDATS DE POSTE. Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressés.

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La ou à M. A. DAUPHIN, Washington D. C.

Adressez les lettres enregistrées à NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La

RAPPELEZ-VOUS Que la présence de Beau regard et Early, qui sont chargés des tirages, est une garantie de bonne foi absolue et d'intégrité, que les chances sont toutes égales et que personne ne peut humainement deviner les numéros gagnants.

RAPPELEZ-VOUS que le paiement de tous les prix est GARANTI PAR QUATRE BANQUES NATIONALES de la Nouvelle-Orléans et que les billets sont garantis par le président de l'Institution. Les droits de cette institution sont garantis par une charte et reconnus par les plus hautes cours ; défiez-vous par conséquent de toutes imitations ou affaires anonymes.



DESSINATEUR

GRAVEUR SUR BOIS

(Edifice de LA PATRIE) 35, rue ST-GABRIEL 35 MONTREAL,

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pneumonie et très anciens peuvent être guéris.

Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr. T. A. SLODUM, succursale : 32 rue Yonge, Toronto.